



« L'étrange et fabuleux destin du personnage féminin de 50 ans »

Réalité et Fictions

Une rencontre AAFA-Tunnel de la comédienne de 50 ans
en partenariat avec l'ARP et le magazine *Femme Majuscule*

6 janvier 2017, Cinéma des Cinéastes, 7 Avenue de Clichy, 75017 Paris

Retranscription du plateau n°3 **Les pistes d'actions à venir**

Modération : Marina Tomé et Armand Éloi, comédien·ne·s

P 2 - **Murièle Roos**, fondatrice et éditrice du magazine *Femme Majuscule*.

P 5 - **Sophie Deschamps**, autrice. Présidente de la SACD 2014-2016.

P 7 - **Marie Bicheler**, directrice des formations de la Maison du Film Court.

P 9 - **Sylvie Pierre-Brossolette**, présidente du groupe Droit des Femmes au CSA.

Marina Tomé : Avec Armand Eloi, nous allons vous présenter ce plateau 3. Après le plateau 1 qui a nommé les choses, l'état des lieux, le plateau 2 qui a nommé les raisons inconscientes collectives, on passe au plateau 3 où on va essayer ensemble justement de voir ce qu'on peut faire. Je voudrais rebondir sur ce que Charlotte a dit au plateau précédent, qui me touche beaucoup : c'est que, à l'évidence, il faut que nous fassions des choses ensemble. Quand on parlait de cette table-ronde, nous avons toujours convié nos partenaires de fictions. Et c'est très important : nous sommes comédiens, il y a les scénaristes, les réalisateurs, les chaînes de télévision, les castings, les agents, les producteurs, les productrices, les réalisateurs, les réalisatrices, et c'est très important qu'on trouve ensemble le chemin à faire. Chacun, millimètre par millimètre. Donc, je rebondis là-dessus Charlotte ; organisons absolument quelque chose. Alors, si on se pose la question : « *Qu'est-ce qu'on peut faire, et d'abord qu'est-ce qui a déjà été fait ? Dans quel sens ont été les autres ?* » Et donc je vais me tourner d'abord vers Murièle Ross.

Alors Murièle Ross, vous êtes fondatrice et éditrice du magazine *Femme Majuscule*. C'est quoi votre éditorial ?

Murièle Roos
Fondatrice et éditrice du magazine Femme Majuscule

Murièle Ross : Je suis la fondatrice du magazine *Femme Majuscule*, j'ai 52 ans, je suis moi-même une femme majuscule.

Marina Tomé : Oui, c'est intéressant ça Muriel, vous dites : « *Et j'ai 52 ans.* » C'est vrai que...

Murièle Ross : Personne n'a dit son âge encore !

Marina Tomé : La question d'âge, alors ça c'est intéressant, car c'est quand même la question qu'on se pose, si je peux rebondir là-dessus, à chaque fois qu'on a un casting, puisque – les comédiens, comédiennes dans la salle, vous le savez bien – à chaque fois on nous demande notre âge ! Alors moi, à chaque fois, je me dis : « *Bon, attention, quel est ton âge ?* » Si je veux être cohérente avec moi-même je vais dire mon vrai âge. Sauf que, elle, elle suppose que je dis six ans de moins, donc il faut que je dise six ans de plus, comme ça elle saura, comme elle va écrire ça sur son petit papier, dans dix ans, elle pensera qu'aujourd'hui j'avais six ans de plus, donc dans dix ans elle va me donner 75 ans ! Donc je suis Marina Tomé, j'ai 57 ans et je ne suis pas une beauté passe-partout, pour reprendre ce que dit Thierry...

Donc Muriel Ross, vous êtes une femme majuscule, vous l'avez créé il y a six ans...

Murièle Ross : Exactement, il y a six ans, et l'objectif c'était et c'est toujours de donner de la visibilité. Vous avez parlé tout à l'heure d'invisibilité des femmes sur les écrans, mais je vous rassure : elles ne sont pas visibles non plus, ces femmes de plus de 50 ans, dans les médias, dans la presse, et j'allais dire un peu dans la vie, puisqu'on a tendance à les cacher. Moi, mon challenge, c'est celui-là, et c'est d'autant plus un challenge que je suis une éditrice indépendante, je ne dépend pas d'aucun groupe, je ne dépend pas que de moi-même et de mon équipe.

Marina Tomé : Vous avez d'ailleurs amené des exemplaires de *Femme Majuscule* qui seront en bas, vous pourrez les regarder. Je tiens à dire que c'est tout à fait agréable, la première fois que j'ai ouvert un numéro de votre magazine, de tourner ces pages et d'avoir des images, dans les articles, dans les publicités, de voir des images de femmes de plus de 50 ans ! Ben ça fait du bien. Il faut qu'on arrête avec ce sentiment d'inadéquation, de ne pas être légitime... Alors un mot sur ce nom de *Femme Majuscule* que vous avez donné à votre magazine.

Murièle Ross : Oui, très souvent on nous appelle des seniors ; alors je vous rassure : personne n'en veut de ce mot. Il y a plein d'études, il y a quelques études qui ont été faites, on le dit pas, mais en particulier les femmes ne se reconnaissent pas en ce mot. Nous, on s'est dit : « *Comment est-ce qu'on peut s'appeler ?* » On a travaillé en créativité – moi j'ai vingt-cinq ans d'expérience marketing, et donc j'ai fait la même chose que quand je créais des marques – et on a trouvé ce nom de *Femme Majuscule*. Il a une particularité, c'est qu'il est appropriable. Nous, nos lectrices disent : « *Moi, je suis une femme majuscule* », et elles se redressent. Et en fait, quand j'ai écrit le premier édito du magazine, je me suis dit : « *Tiens, en fait ça vient d'où ce mot "majuscule" ?* » Et vous verrez, ça parle à notre inconscient collectif. Je suis

allée regarder dans le dictionnaire qui s'appelle le Dictionnaire historique de la langue française, d'Alain Ray, et là je suis un peu tombée sur le cul, si vous me pardonnez l'expression, parce que j'ai vu que « majuscule » venait de « *magnuscus* », qui veut exactement dire « un peu plus grande ». Et oui, c'est ça, on est juste des femmes un peu plus grandes, avec la notion que l'expérience est un plus, et pas un moins, et moi je me le dis très souvent : « *Du coup on me montre différemment, on me parle différemment s'il vous plaît !* »

Marina Tomé : Alors vous êtes justement dans les médias, dans la presse ; c'est intéressant pour moi d'avoir votre point de vue sur les fictions...

Murièle Ross : Et bien je trouve que dans les fictions on retrouve exactement ce qu'on trouve dans la société, c'est-à-dire une forme de déni. On n'est pas présentes, et je dis bien « nous », car moi je m'inclus totalement dans cette démarche-là – vous aurez remarqué au passage, quand on parle des seniors, y compris les seniors, et on va en entendre beaucoup dans les semaines qui viennent, ils disent : « *Les seniors, ils* »... hein, c'est jamais nous. Nous, les femmes majuscules, on n'est pas sur l'écran, et tant qu'on fera le black-out dans les fictions, dans les films, on ne donne pas d'espace d'expression aux femmes que nous sommes. On n'existe pas, et à tort ou à raison, on est dans une société de l'image, et donc si on n'est pas montrées, on n'existe pas. Il faut être nommées, et on a essayé de le faire avec *Femme Majuscule*, mais il faut être montrées. Par exemple dans *FM* on a mis un SMIC qui dit : « *Si vous n'avez pas au minimum 40 ans, vous ne pouvez pas être en photo chez nous.* » Nous, on a au contraire des filles qui nous disent : « Euh... moi j'ai... » – Vous pouvez dire votre âge. – « J'ai 48 ans. » Ah ben vous pouvez venir en photo chez nous, mais, si vous en avez 35, c'est pas possible. Être représenté, ça veut dire être présent dans l'inconscient collectif, être présent avec des images et avec les bonnes images. Vous ferez l'exercice, vous allez sur Google, vous tapez « seniors » et vous faites « images », et vous verrez ce qu'on voit : des gens, des femmes, des hommes qui ne représentent pas ce que nous sommes. Donc, là aussi il y a une urgence de changer les images, il faut changer les mots, il faut changer les images. J'ai beaucoup travaillé avec Thierry Delcourt, c'est lui qui m'a convaincue en plus de cette idée que les images s'impriment dans notre cerveau malgré nous. Donc, si on n'a pas les bonnes images, on n'aura jamais la bonne définition de ce que nous sommes. Et aujourd'hui, quand on regarde les films, moi j'ai l'impression, que ce soit à la télévision ou au cinéma, qu'on a peu de femmes qui ont la cinquantaine, et surtout dans cette espèce de passage qui est un peu dangereux entre 45 et 65-70 ans... Tout d'un coup, avant on est une jeune femme, après on est une vieille femme, et en général on vous dit : « *Oh c'est formidable d'en être là.* » Moi j'appelle ça « le syndrome Line Renaud », c'est-à-dire que Line Renaud, elle a quitté la scène à 50 ans, elle a arrêté d'être meneuse de revue. On l'a pas vue pendant un certain temps, et tout d'un coup tout le monde dit : « *C'est formidable !* » Elle était où entre 50 et 70 ? Le problème, c'est ça. Cette espèce de passage et de bascule, tout à coup on disparaît, pour réapparaître quand on est, entre guillemets, une belle vieille. Mais entre les deux... Et dans les fictions, on n'y est pas, on est, effectivement, on verra tout à l'heure sur des résultats de sondage, on est plutôt des mamies à l'écran.

Marina Tomé : Nous nous sommes rencontrées en mars dernier au Sénat. Lorsque je vous ai entendue parler, je me suis tout de suite rapprochée de vous, et nous avons décidé au fil des mois, au fil de nos rencontres, de devenir partenaires. Vous, *Femme Majuscule* et nous, AAFA-Tunnel des 50. Qu'est-ce qui a motivé cette décision de votre côté ?

Murièle Ross : Alors, moi je suis déjà ravie de ce partenariat ; en plus, quand on s'est entendu parler au Sénat, je me suis dit : « *Ah ça y est ! Y a pas que nous ! Y a pas que nous, y a pas*

que moi qui pensons ça. » Parce que, quand j'ai créé ce magazine, tout le monde m'a quand même expliqué gentiment que, et en plus ne venant pas de la presse, j'étais un peu folle. Je le suis sans doute un peu, mais c'est pas grave. Moi, je crois qu'aujourd'hui, avec les comédiennes, on travaille sur le même sujet. Les comédiennes aujourd'hui, elles portent l'image de la société. C'est-à-dire que, quand on existe dans un film, c'est nous aussi qui existons dans une représentation de la société. Ça a été dit tout à l'heure. La société est aussi constituée de ces archétypes, de ces représentations. Si on n'est pas présentes dans la représentation, ça veut dire que la société ne nous fait pas de place et que donc on n'existe pas. C'est pour ça que moi, quand on a parlé de ce partenariat, je me suis dit : « *Oui vous avez raison ! Les comédiennes, vous êtes nos représentantes.* » Donc, si vous n'êtes pas à l'écran, nous n'existons pas ; si vous n'êtes pas là, moi je n'existe pas. Ça, c'est extrêmement important, et il faut que les femmes globalement se lèvent pour dire : « *Il faut qu'il y ait des femmes qui nous représentent, et qui nous représentent à l'écran puisqu'on est en train de parler des fictions ; et, en étant présentes, c'est nous qui allons exister.* » Et c'est vrai que je pense que vous menez le combat dans votre propre métier, mais surtout que vous êtes pour nous des ouvreuses de voies, des éclaireuses, puisque, quand on va vous voir sur les écrans, alors nous on va se dire : « *Ah ! J'ai le droit de cité ! Et j'ai le droit d'exister.* » Et ça, c'est extrêmement important.

Marina Tomé : Muriel, vous en avez parlé lors de nos rencontres, et je veux bien que vous en disiez un petit mot rapidement... Parce que vous vous êtes en contact avec les marques, et c'est intéressant que vous nous racontiez que les marques commencent à se rendre compte que les quinques pèsent lourd sur le marché, mais elles ne savent pas vraiment comment s'y prendre en fait.

Murièle Ross : Alors oui, moi, quand j'ai commencé à travailler sur le sujet même avant ces cinq années de l'existence de *Femme Majuscule*, ce chiffre tombé à partir de 2015-2016, qu'une femme majeure sur deux avait plus de 50 ans – je vous rassure, dans dix ans on sera plus de

55 %, ça va aller dans le bon sens pour nous... Mais à chaque fois les marques me disaient : « *Ben c'est pas possible !* » Et si, c'est possible ! Et là, ils commencent à se rendre compte qu'ils ne peuvent pas se passer de nous ! On fait partie de leurs consommatrices et la difficulté, par contre, c'est qu'ils tâtonnent ; c'est très difficile de nous représenter, et souvent on est encore coincées dans le fameux registre de la fameuse ménagère de 50 ans. Moi, j'ai été biberonnée à ça quand j'ai commencé à faire du marketing, et c'est vrai que c'est pas forcément simple. Moi j'aime beaucoup une campagne américaine, c'était il y a quelques années – je vais vous le dire en anglais et je vous le traduirai – qui disait, c'étaient des femmes de la maturité, qui disaient « *If you want my money, stop showing me my daughter in underwear.* » Et c'est exactement ce dont il s'agit, c'est-à-dire : je vous intéresse parce que j'ai des sous. Moi je disais aux marques : « *Arrêtez de nous considérer uniquement que comme des porte-monnaie sur pattes, nous sommes aussi des femmes, nous avons une vie sexuelle, amoureuse, dans le boulot, etc., donc voyez-nous dans notre entité.* » Ça va être compliqué, parce qu'il faut changer cette culture de la ménagère de 50 ans, et il y a déjà des gens qui ont commencé à le faire. Alors y a une bonne nouvelle – parce que je crois qu'il faut regarder les bonnes nouvelles – : un des grands leaders du marketing dans le monde, qui s'appelle Procter et Gamble, Procter et Gamble, qui a parfaitement compris le sujet, vient de lancer l'année dernière en France, en fin d'année, un programme qui s'appelle *Victoria*, qui est un consumer magazine, qui s'appelle « *Enfin quinqua et plus* ». Et ils ont parfaitement compris que leur cible, elle était là, et ils travaillent plutôt bien, ils évitent les mots comme seniors, etc. Donc, ça veut dire que ça commence à bouger. Alors on sent aussi des espèces de

valses à deux temps : ça bouge dans un bon sens et puis, quand on regarde certaines marques, on vous dit : « *Oui, c'est formidable les femmes de 50 ans.* » Et puis on vous montre un antirides sur une fille qui en a 20, ou une autre marque à laquelle je pense, Belle Amie, qui s'est lancée en disant : « *Nous sommes pour les femmes de 50 ans.* » Et, quand on a eu le catalogue, elles en avaient 20. Donc là, à un moment donné, il faut les aider, il faut montrer autre chose. Mais c'est en route, la seule chose que je dirais qui est un peu regrettable là-dedans, c'est qu'ils y vont contraints et forcés ; et ça c'est regrettable, parce qu'ils subissent plutôt qu'ils n'anticipent et ils innovent. Alors justement, dans la fiction, s'il vous plaît, prenez cette place de précurseur, parce que, s'ils le voient sur les écrans, ils vont se dire que c'est dans le sens où il faut aller. L'artiste doit ouvrir la brèche, c'était dit dans le film *Chocolat*, et c'est aussi votre job d'ouvrir cette brèche-là. Ce n'est pas forcément facile, mais je sais qu'on peut le faire.

Marina Tomé : Merci Muriel, merci. Je suis désolée, vous avez vu, quelqu'un est venu me parler. C'est Charlotte Léo, qui assure toute la régie de cette matinée. Merci Charlotte. Et pardon, on va sauter la question du sondage ; si on peut, on y reviendra. Je vais passer la parole à Armand qui va donc interroger Sophie Deschamps.

Sophie Deschamps
Autrice. Présidente de la SACD 2014-2016

Armand Éloi : Oui, bonjour. Je suis un mâle blanc de plus de 50 ans. Je suis un peu mal à l'aise, mais je suis tout de même content de faire partie de cette commission, aussi bien en tant que comédien que metteur en scène, en tant que citoyen et en tant que père de deux jeunes femmes dont j'espère qu'elles vont vivre dans un monde un peu plus équilibré.

Sophie Deschamps, je vous ai connue en tant que présidente de la SACD. Ce poste est une véritable tour de contrôle de nos métiers, puisque que vous avez dans vos troupes les scénaristes, les réalisateurs, les auteurs de théâtre et les metteurs en scène de théâtre, et les compositeurs également...

Sophie Deschamps : Les auteurs de radio.

Armand Éloi : Pardon ?

Sophie Deschamps : Les auteurs de radio, les auteurs de cirque, les chorégraphes, etc.

Armand Éloi : Et encore plus... Donc, je suppose que vous partagez le constat qui a été fait, et notre but est de voir là ce qu'il faut faire. Je me dis que vous passez votre vie à défendre le droit d'auteur... Alors vous allez peut-être me dire qu'on ne peut rien dire ou rien demander aux auteurs, que leur liberté de création est absolue...

Sophie Deschamps : Mais pas du tout... La première question à se poser est : « *Est ce que les auteurs, et particulièrement les autrices, ont la liberté de créer ?* » Il y seulement un tiers d'auteurs femmes, et encore : un tiers dans le meilleur des cas. Le seuil d'invisibilité a été établi à 33 %, et tous les curseurs sont en dessous. Or, dans les écoles comme la FEMIS, ou les conservatoires de musique, de danse, d'écriture, d'interprétation, il y a 50 % de femmes. Cela veut dire que les filles ont moins de possibilités de démarrer une carrière à la sortie des grandes écoles d'art que les garçons. Il n'y a aucune égalité des chances. Et ensuite, on note qu'il est encore plus difficile pour les filles de continuer. Les carrières d'autrices ou les carrières de comédiennes sont en pointillés et la baisse est sensible avec l'âge. Pour les

réalisatrices et pour les actrices, c'est un véritable désastre. Les réalisatrices dans la salle, êtes-vous d'accord ? (*Approbation de la salle*) Voilà... Pour les réalisateurs, ce n'est pas commode non plus, mais pour les réalisatrices c'est un drame. Pour mesurer cette injustice, il y a cinq ans, on a fait faire une étude chiffrée à la SACD. Et cela fait cinq ans que nous la poursuivons. Cette étude est publiée sous le titre « Où sont les femmes ? ». La première année, nous avons d'abord analysé, avec les petits moyens que nous avions, les postes de direction. Et nous nous sommes aperçus avec stupeur que le véritable macho était l'État. L'État distribuait 86 % de l'argent public dévolu à la culture aux hommes. Ce qui veut dire que tout le point de vue artistique et culturel était un point de vue masculin. À partir de ce constat, nous avons pu alerter les pouvoirs publics. Puis on a voulu affiner les études, analyser les programmations, qu'elles soient théâtrales, télévisuelles ou cinématographiques, radiophoniques ou circassiennes. Et en étudiant tout ça, on a pu mesurer l'étendue de la catastrophe. Puis il y a eu la loi sur la parité en 2014, comme vous le savez. Mais les résultats sont lents à venir. Nous avons eu le soutien du ministère de la Culture qui maintenant fait chaque année une étude genrée, nous avons un énorme soutien du CSA avec Sylvie Pierre-Brossolette, qui est ici présente, et tous les ans un comité ministériel fait le point sur le sujet. Mais qui n'est pas là lors de toutes ces réunions ? Les actrices ! Les actrices sont totalement absentes, parce qu'il n'y a jamais eu d'études genrées sérieuses. Cette étude devrait être faite par l'ADAMI ; je ne sais pas s'ils l'ont fait, en tout cas je ne l'ai jamais vue publiée, et ce n'est pas faute d'en avoir parlé. La SACD a fait l'étude pour les autrices de tous ses répertoires. Quand on dirige un organisme qui représente des milliers d'actrices et d'acteurs, il faut étudier la réalité du travail, avoir des statistiques, des chiffres. Sinon on parle dans le vide, on a des intuitions, l'intuition qu'on ne travaille pas, qu'il y a une injustice faite aux femmes et, quand on l'affirme sans preuve, on passe pour des hysteriques. Il faut donner des chiffres précis, dire : « *Voilà, ça travaille comme ça, à tel endroit, à tel endroit...* » Donc, je résume un peu vite parce qu'on a peu de temps, mais il faut publiquement demander que les organismes qui vous représentent, vous les comédiens et les comédiennes, fassent des études genrées, précises, aussi bien en audiovisuel qu'en spectacle vivant. La deuxième chose, c'est de demander des obligations de progression, parce qu'on ne peut pas dire le mot « quota » – ça c'est interdit, c'est le mot qui hérissé, le mot que l'on refuse, voire que l'on censure. Mais il faut absolument exiger des obligations de progression. Si on veut sortir des seuils d'invisibilité, il faut en passer par là. Ce qui est très simple à mettre en route, on en parlait tout à l'heure. Quand on distribue des petits rôles qui sont simplement notés « avocat », « médecin », « flic », « prof », etc., il faut des quotas, c'est tout. Les distribuer au féminin et au masculin, à égalité, et veiller à la parité. Si dans une série il y a une héroïne, tant mieux pour l'actrice qui va la jouer, mais dans le fond de cour, dans ce qu'on appelle des personnages semi-récurrents, qui vont quand même gagner leur vie, être à l'écran, là il faut des obligations... Il faut progresser. Montrer à l'écran la société telle qu'elle est et non pas une société fictive où seuls les hommes exercent des métiers. Il ne faut plus rigoler avec ça, il faut des chiffres très précis par secteur, par âge, par catégorie, en audiovisuel, en spectacle vivant, partout, car, pour les femmes de 50 ans, il ne s'agit pas de sortir du tunnel, mais d'émerger d'une grotte où elles ont été ensevelies. Pour cela, il faut des obligations.

Marina Tomé : On va l'appeler comme ça, la grotte, pas le tunnel ...

Sophie Deschamps : Donc deux choses sont urgentes et nécessaires pour les comédiennes : des études précises et des obligations.

Armand Éloi : Mais à qui les obligations doivent-elles être demandées ? Doivent-elles être demandées directement aux auteurs ou aux productions... Françoise Ménidrey nous parlait effectivement des rôles de procureur, de médecin...

Sophie Deschamps : C'est au ministère et à tous les établissements qui ont de l'argent public, qui sont des services publics. Quand je vous dis que l'argent public va à 84 % aux garçons, c'est la vérité. Pourtant, cet argent, c'est votre argent, notre argent, l'argent de nos impôts. Donc les services publics (télévisions, radios, théâtres, opéras...) doivent être dans l'obligation de progresser. De plus, on a remarqué que, quand on faisait progresser la place des femmes, on faisait progresser la place de la diversité. Parce que les femmes, acceptent la diversité plus que les hommes. Vous l'avez vu au gouvernement, quand Hollande a nommé les ministres à parité, la diversité était du côté des femmes, et n'a jamais été du côté des hommes. C'est très intéressant de constater ça. Donc il faut faire progresser la parité, qui fera progresser la diversité. L'argent public devrait être paritaire dans ses dépenses.

Armand Éloi : D'accord. Eh bien, ça tombe bien que Sylvie Pierre-Brossolette soit la dernière à intervenir aujourd'hui !

Marina Tomé : Merci, merci beaucoup Sophie.

Marie Bicheler
Directrice des formations de la Maison du Film Court

Armand Éloi : Alors, puisque nous sommes là pour parler des solutions, eh bien j'ai à côté de moi Marie Bicheler, de la Maison du film court, qui est je pense aussi partenaire de notre commission, et elle a une proposition concrète à vous faire...

Marie Bicheler : Bonjour ! Alors quelques mots sur la Maison du film court, même si quelques-uns d'entre vous nous connaissent...

La Maison du film court, qui va bientôt s'appeler « Maison du film » parce qu'on fête nos 30 ans cette année, accompagne la nouvelle création cinématographique en proposant des conseils, des aides, des ressources pratiques et des formations innovantes dans le métier du cinéma afin que se concrétisent les projets de films.

Alors, la Maison du film court est partenaire de l'AAFA depuis mars 2016, dont elle partage des valeurs et des objectifs communs. Nous avons déjà mené ensemble plusieurs actions, et nous nous sentons particulièrement concernés par l'appel du Tunnel des 50 et leur invocation à rendre visible la femme de 50 ans dans la fiction. Nous nous devons d'être solidaires.

Nous souhaitons donc répondre à cet appel.

Dès novembre dernier, à l'occasion de l'une de ses masterclass qui mettait à l'honneur les activités de la commission AAFA-Tunnel de la comédienne de 50 ans, en présence de Marina Tomé et Tessa Volkine, la Maison du film court, a décidé de s'associer à leur action.

La Maison du film court souhaite répondre à leur injonction, à savoir « *rendre visible ce qui est invisible* », en organisant un concours de scénarios de courts-métrages dédiés au personnage féminin de 50 ans. Le court-métrage est un lieu d'expérimentation et de recherche qui préfigure le cinéma de demain. Avec d'autres, il s'agit d'ouvrir la voie.

Mené en partenariat avec l'AAFA, l'objectif du concours est d'encourager les scénaristes, réalisateur·trice·s et producteur·trice·s de France métropolitaine et d'outre-mer à faire bouger les curseurs des représentations en mettant en scène des femmes de 50 à 65 ans dans des premiers rôles.

Les scénarios (de quinze pages maximum) traiteront d'aventures individuelles ou collectives aux antipodes des clichés sociaux et stéréotypes sexistes inconscients.

Afin d'éveiller les consciences, étoffer les points de vue et nourrir les imaginaires, diverses ressources seront mises à la disposition des candidats sur le site de la Maison du film court.

Une attention toute particulière sera portée sur la caractérisation des personnages et l'originalité du traitement. La note d'intention devra décrire la direction d'acteur envisagée par la/le réalisateur·trice. Il s'agira de donner la part belle à une variété de genres cinématographiques différents (hors film d'animation) : fictions, docu-fictions, films expérimentaux... Place à l'inventivité et à la créativité !

Le projet venant d'éclore, la Maison du film court recherche actuellement des partenaires (institutionnels, associatifs, privés, diffuseurs et médias) convaincus par son enjeu, de sorte à pouvoir lancer l'appel à projet au début de l'été et organiser la remise de prix en décembre dans le cadre du Festival Paris court devant, déjà partenaire de l'opération.

Rappelons qu'à l'occasion des labels de la Maison du film court (label Scénario, label Film, label Nouveau Producteur) et des concours organisés en collaboration avec elle, de nombreux talents ont pu émerger. À titre d'exemple, citons trois lauréats du concours « HLM sur court » : Maïmouna Doucouré, Jérémy Trouilh et Fanny Liatard, dont les courts-métrages sont actuellement développés en longs-métrages.

Donc, dix projets soutenus, trois lauréats, trois dotations, un dispositif d'accompagnement spécifique, une campagne de promotion.

La Maison du film court souhaite soutenir dix projets et accompagner plus spécifiquement trois lauréats afin d'arriver, à terme, à une collection de films. Cet accompagnement doit pouvoir prendre deux formes, sur le modèle du concours « HLM sur court » (dont les quatre éditions passées ont été couronnées de succès) :

- une forme artistique et logistique, grâce à l'accompagnement des projets par la Maison du film court, de leur développement à la diffusion des films ;
- et une forme financière, grâce à trois dotations par an de huit mille euros pour chacun des projets lauréats.

Dans le cadre de ce concours, dix projets supplémentaires (en plus des trois projets lauréats) dont le fort potentiel aura été remarqué par le jury seront aidés par l'édition d'une plaquette promotionnelle diffusée auprès des sociétés de production de courts-métrages et de l'ensemble de la filière audiovisuelle.

Afin de mettre en lumière les comédiennes de 50 ans en pleine maturité professionnelle et qu'elles soient davantage distribuées dans les films, la Maison du film court effectuera également une campagne de promotion des femmes âgées de 50 ans et plus (artistes-interprètes membres de la MFC et de l'AAFA) auprès d'un vaste réseau de producteurs, réalisateurs et responsables de distribution artistique.

On espère pouvoir vous donner rendez-vous dès l'année prochaine à la projection des films issus de la première édition, dans cette même salle, pourquoi pas ? En attendant, restez connecté-e-s à notre page Facebook afin de suivre l'avancée du projet et d'être informé-e-s de la date précise du lancement du concours.

Marina Tomé : Merci Marie ...

Sylvie Pierre-Brossolette
Présidente du groupe Droit des Femmes au CSA

Marina Tomé : Et donc Sylvie Pierre-Brossolette, mille mercis de nous avoir rejoints ce matin après votre réunion. Donc, le CSA a créé en 2013 le groupe de travail « Le droit des femmes » et vous en êtes la présidente. Il y a deux objectifs principaux : c'est renforcer la place des femmes et lutter contre les stéréotypes. Alors peut-être, en très très peu de mots, mais tout de même c'est important, justement parce qu'on se pose des questions au point où on en est, que peut-on faire avec les institutions officiellement. Donc qu'a fait le CSA ces derniers temps, quelles sont vos possibilités d'action ?

Sylvie Pierre-Brossolette : D'abord merci de m'avoir invitée. Je suis toujours heureuse de participer à des réunions qui font avancer les choses, et aujourd'hui vous avez pris votre destin en main. C'est bien ! Et je suis tout à fait de cœur avec vous, et, quand vous êtes venues, certaines d'entre vous, me voir pour me demander si je pouvais participer, donner mon appui, j'ai bien sûr tout de suite dit oui et je suis ravie d'être là. Alors maintenant qu'est ce qu'on a pu faire au CSA qui puisse vous servir un peu de leçon, de modèle, d'appui pour continuer votre action ? D'abord, on a eu la loi qui est passée, ce que Sophie Deschamps a rappelé, en 2014, qui a donné le pouvoir au CSA de veiller à l'image des femmes dans les médias, que ce soit dans leur représentativité quantitative et qualitative. Et c'est avec le qualitatif qu'on arrive à la question des stéréotypes. C'est une question difficile, parce que c'est plus simple de demander aux chaînes de compter combien il y a de femmes à l'écran comme expertes, présentatrices, intervenantes, journalistes, etc. que d'évaluer le degré de stéréotypes dans leurs programmes. Et encore, pour obtenir des chaînes une déclaration une fois par an, j'ai dû faire dix-huit réunions de concertation, parce que la loi m'y contraignait et qu'il fallait parvenir à un accord, ne serait-ce que pour le décompte. Finalement après ces dix-huit réunions nous sommes parvenus à un consensus et quelque chose a été signé !

Marina Tomé : Ce qui fait que, l'autre jour, quand je vous ai appelée pour vous *dire « Et maintenant on s'occupe des femmes de 50 ans »*, vous avez commencé par dire : « Oh là là là là ! »

Sylvie Pierre-Brossolette : Évidemment, la femme de plus de 50 ans est un stéréotype comme les autres, mais, pour traiter des stéréotypes, c'est compliqué. Sophie Deschamps, que je remercie pour son soutien, se rappelle les séances que j'ai eues avec les femmes auteurs et réalisateurs. Il fallait leur expliquer qu'on demandait aux chaînes d'examiner leurs fictions à l'aune d'une petite grille de lecture, un petit test de cinq-six questions : « *Est ce qu'il y a une femme, deux femmes, dans quelle posture, de quoi se parlent-elles ensemble ?* ». Enfin l'équivalent du test de Bechdel adapté. Les auteurs et réalisateurs ont dû être apprivoisés, en leur disant que ça n'était en rien une limite à leur créativité. Les chaînes s'appuyaient évidemment sur cet argument pour dire : « *Pas d'ingérence éditoriale, le CSA ne peut pas se mêler de ça !* » Ça a été épique ! Enfin, on a eu une première remise de déclaration. On avait dit que c'était une année de rodage, ça a été assez imparfait, et on a pris une démarche positive en disant aux chaînes : « *Ne nous déclarez pas ce qu'il y a de mauvais et de stéréotypé, mais ce qu'il y a de bon.* » On a passé l'épreuve du petit test, et toutes les fictions qui passent ces critères avec plus ou moins trois ou quatre critères sur cinq sont déclarées en positif. Et chaque année il faudra en faire plus. C'est une démarche qui d'abord repose sur une déclaration et puis sur une obligation de progrès. Je pense que c'est la bonne démarche ; on peut pas tout de suite dire : « *C'est cinquante-cinquante, il faut que tout soit à égalité* » - certains partent de très loin, et je ne désespère pas de faire autant d'ailleurs pour les chaînes

privées que pour le service public. Sophie a raison de dire que le service public étant financé par notre argent, il a un devoir d'exemplarité. Mais les chaînes privées, au moins les principales chaînes de la TNT, occupent une fréquence gratuite. Donc là aussi « obligation » ! On ne va pas les perdre de vue non plus !

Marina Tomé : Y a quelqu'un qui note, là ? Parce que j'ai pas mon stylo !

Sylvie Pierre-Brossolette : Donc, nous pouvons, grâce à cette affaire de déclaration obligatoire chaque année, contrôler un peu ce qui se fait. Et inciter, s'il y a régression ou pas de progrès, en décidant éventuellement d'une sanction. Je ne souhaite pas en arriver là, mais rien que le fait de pouvoir se comparer, bons élèves et mauvais élèves, c'est déjà incitatif en ce qui concerne notre sujet. C'est important que vous fassiez cette étude genrée, parce que, sans chiffres, on ne peut rien dire, on est dans le vague. Il faut absolument cette étude ! Il faut savoir combien il y a de femmes de plus de 50 ans dans les films, dans les fictions, dans les séries. Moi, j'ai un seul élément chiffré à vous transmettre ce matin : nous faisons ce que nous appelons le baromètre de la diversité chaque année ; c'est, deux fois une semaine dans l'année, de 17 heures à 23 heures, sur les dix-sept chaînes de la TNT d'avant 2012, plus Canal. On mesure la perception de ce qui est à l'écran. Les femmes, par exemple, de plus de 50 ans. Et là, j'ai un chiffre : pour 2015, celles qui étaient perçues, par le panel de sondage qui regardaient entre 17 heures et 23 heures, comme des femmes de plus de 50 ans, c'était 21 % dans les fictions. Et je vous confie le chiffre qui va sortir dans quinze jours-trois semaines, mais c'est entre nous, s'il y a de la presse ici je vous demande de pas le répandre, c'est pour vous faire un petit cadeau, ça a un petit peu progressé en 2016, c'est passé à 23 %. Vous voyez, il y a du chemin à faire, surtout dans la perception, étant donné que les rôles de femmes de plus de 50 ans, on les confie à des femmes de moins de 50 ans ; ça veut dire que c'est encore moins dans la réalité.

Marina Tomé : Les perceptions sont pleines des stéréotypes inconscients intégrés.

Sylvie Pierre-Brossolette : Et donc mes recommandations par rapport à mon expérience sont : « *Comptez, comptez, comptez !* » Il y a un facteur objectif, l'âge, les plus de 50 ans, les moins de 50 ans. Il faut aussi distinguer l'âge des actrices et celui des actrices à qui on les confie. Il y a des rôles de moins de 50 ans et de plus de 50 ans, et puis il y a l'âge réel des actrices qui sont employées pour les incarner.

Marina Tomé : Voilà... Et nous devons aussi distinguer les rôles, les séquences, les répliques...

Sylvie Pierre-Brossolette : Dans les séries, dans les fictions, à quelle heure, dans quelles chaînes, faites faire ce constat. Le CNC a un peu d'argent pour faire des études, vos organismes représentatifs en ont également aussi, le ministère en a un peu, il faut mettre tout le monde autour de la table, ça peut être aussi une étude collective, tout le monde met un peu au pot. C'est beaucoup de travail, il faut compter, mais quand vous aurez cette étude enfin en main, vous pourrez me saisir en disant : « *Écoutez, voilà on a l'étude, c'est un stéréotype comme un autre, la loi vous donne la mission de lutter contre. On verra ce qu'on pourra faire.* » Mais il faut déjà l'étude. Donc, moi, je m'engage, une fois l'étude faite, à pousser le bouchon un peu plus loin. Il faut tous se mettre ensemble, et puis avancer. Ça commence comme ça.

Marina Tomé : Je vais rebondir là-dessus, comme je disais, suite à ce qu'a dit Charlotte : il faut se mettre en commun. Il faut vraiment trouver le moyen de faire ça ensemble, et alors je rebondis là-dessus, parce que justement on a commencé à réfléchir et j'aurais voulu vraiment lancer un appel, car je sais qu'il y a des scénaristes, des réalisateurs, des réalisatrices, il y a des producteurs, des productrices, il y a des castings, il y a des agents, tous nos partenaires de fictions qui sont dans la salle... Et donc je voudrais vraiment lancer un appel pour qu'on constitue un groupe ensemble, pour construire une grille de lecture qui ressemblerait un peu au test du Bechdel et à votre test de déclaration positive, sauf que, mon idée, ce serait qu'on le fasse justement en amont, c'est-à-dire pouvoir proposer une grille de lecture en amont, au moment du travail d'écriture, au moment de la recherche des comédiens, et de pouvoir signaler des choses : « *Est-ce qu'il y a des personnages féminins de plus de 50 ans, est-ce qu'il y a des personnages masculins de plus de 50 ans ? Dans ces personnages masculins de plus de 50 ans, est-ce qu'on pourrait en passer certains à des femmes, sans que ça change l'histoire ? Dans les personnages féminins de moins de 50 ans, est-ce qu'on pourrait monter l'âge ? Sans que ça change l'histoire ! Et dans ces personnages féminins de 50 ans, quel est l'âge des actrices que vous envisagez, et pourriez-vous monter l'âge des actrices que vous envisagez ?* » Ce sont des pistes, mais je pense que, pour qu'on y arrive, il faut vraiment qu'on fasse quelque chose ensemble, réalisation, castings, agents, scénarios, tous ensemble, réfléchir déjà dans un premier temps, et éditer cette grille de lecture qui servira en amont, en attendant qu'on fasse l'étude chiffrée, etc.

Sylvie Pierre-Brossolette : On peut dire la formule : « *Avant d'imposer il faut prouver.* » Alors prouvons, après on peut essayer d'imposer un minimum, comme dit Sophie, du service public, un minimum de progression dans ce domaine, et créer peut-être des phénomènes d'incitation. Ça, il faut voir avec le CNC ou le gouvernement, pour privilégier peut-être les productions, les scénarios qui respectent le mieux les exigences de non-stéréotypes. Ça passe d'abord par le constat. C'est vrai qu'on ne pourra se battre que si on a le constat, et c'est vrai que ça fait bouger un peu les lignes et les cerveaux. Après, il faudra effectivement imposer un mode d'emploi, à partir de constats, et sachez que je serai toujours à vos côtés, enfin le temps que je reste au CSA, et après je resterai avec vous sous une forme ou une autre, comme diraient des hommes politiques, parce que c'est une conviction de toujours. J'ai commencé avec Françoise Giroud à 20 ans, il y a très, très longtemps, il y a quarante-deux ans, parce que j'ai 62 ans. Je suis toujours convaincue et combative, donc comptez sur moi dans la mesure de mes moyens, je serai toujours à votre écoute et pour le combat.

Marina Tomé : Merci, merci... Alors, il faudrait effectivement qu'avec tout ça, on arrive à faire en sorte que la phrase d'Eva Darlan ne soit plus vraie, quand elle dit : « *Dis-moi si tu ovules, je te dirai si tu travailles.* » J'avais quand même envie de la citer puisque personne ne l'a fait. Donc, ça serait bien qu'on la fasse mentir cette phrase ! Le chemin va être long, encore très long. S'il y a des comédiennes et des comédiens dans la salle, rejoignez l'AAFA, qui est vraiment une association qui nous permet de faire avancer les choses. Rejoignez l'AAFA ! Plus on est nombreux, plus on est forts ! Et si parmi vous il y en a qui veulent rejoindre le Tunnel des 50, venez ! Parce que, vous l'avez vu, il y a beaucoup de boulot ! Merci infiniment à tous les intervenants et les intervenantes, merci à vous tous d'être venus, merci beaucoup, beaucoup !!!!